

NOTES SUR LES ORIGINES ANCIENNES DES ISRAÉLITES DU MAROC

Les israélites du Maroc ne se reconnaissent pas une commune origine. Ils se divisent très simplement, d'après leurs traditions locales, en *Plichtim* et *Forasteros*; car ils ignorent, bien entendu, les divisions scientifiques que les auteurs modernes emploient : judéo-punitiques, judéo-berbères, judéo-romains, etc. Ils ne paraissent pas davantage avoir adopté la classification de *Sepharadim* et d'*Ichkenazim*, du moins sur la côte occidentale du Maroc où on ne connaît, comme nous venons de le dire, qu'une seule distinction : les *Plichtim*, philistins, originaires de Palestine qui habiteraient le Maroc depuis la plus haute antiquité et les *Forasteros*, venus au Maroc, après leur expulsion d'Espagne à la fin du xv^e siècle.

Nous proposant de ne parler ici que des origines anciennes des Israélites, nous restreindrons notre exposé au seul sujet des *Plichtim*, sujet assez mal connu d'ailleurs et sur lequel une documentation sérieuse paraît faire absolument défaut. Aussi, nous contenterons-nous de résumer les principales opinions émises sur les origines anciennes, pour ne pas dire antiques, tant par les auteurs européens que par les arabes et les juifs eux-mêmes, et nous prévenons que nous ne chercherons nullement à résoudre le problème bien ardu que ce mémoire se sera contenté de poser.

Nous diviserons notre étude en deux parties :

- I. — Les *Plichtim*.
- II. — Les Juifs émigrés au Maroc, entre le i^e et le xv^e siècle.

Que faut-il entendre par *Plichtim*? L'opinion populaire juive en fait des descendants des anciens Philistins; elle tient à ses origines, pour répondre aux railleries méprisantes des musulmans qui pré-

tendent volontiers que les juifs n'ont aucune origine. Et non seulement le peuple y croit, mais il appelle à son secours l'autorité des savants tels que M. le professeur Marcel Cohen et M. Danon, de l'Université de Stamboul, qui enseignent que le mot *Plichtim* ou celui de *Pilchtim*, signifie bien philistein.

Si on est ainsi d'accord sur le sens du mot, cela ne veut pas dire qu'on s'entende sur la filiation directe qui pourrait exister entre certains juifs du Maroc et les vieux Palestiniens. N'a-t-on pas prétendu établir certaines relations très étroites entre les *Plichtim* et les Phéniciens ou même entre les *Plichtim* et les populations berbères judaïsées du Maroc? Il est bien difficile de déceler la part de vérité que contient chacune de ces hypothèses. Mais le fait qu'on puisse les soutenir sans invraisemblance n'est-il pas de nature à jeter le trouble dans nos esprits préoccupés de fixer scientifiquement les origines des Berbères?

Avant d'entrer dans les détails, on nous permettra de rejeter ici la classification adoptée par certains auteurs, notamment par M. de la Martinière, et qui consiste à diviser les juifs du Maroc en *Achkenazim* et *Sepharadim*. Contrairement à ce qu'on semble croire, cette division ne repose pas sur de vieilles traditions locales. Elle est du pur xvi^e siècle et dépasse de beaucoup le Maroc. Cette grande division a pour but, en effet, de distinguer les juifs d'Europe entre eux; les uns, originaires d'Espagne, du Portugal, de Turquie, et même de l'Afrique du Nord sont appelés *Sepharadim*, parce que Sepharad serait, croit-on (on n'a aucune certitude à ce sujet), le nom biblique de l'Espagne; les autres, juifs allemands, autrichiens, polonais, russes, en un mot de l'Europe centrale portent le nom d'*Achkenazim*, parce que Achkenaz, fils de Gomer est considéré comme l'ancêtre des allemands par les rabbins. Cette distinction admise par M. Théodore Reinach (1), nous a été confirmée par M. Raphael Encaoua, grand rabbin actuel de Salé. Ajoutons, pour clôturer cette parenthèse, que les *sepharadim* ont une allure plus fière, un langage plus pur et une vie morale et intellectuelle plus élevée que les *achkenazim* qui sont plus fervents adeptes du Talmud, mais plus négligents dans leur tenue extérieure, leur langage et leurs coutumes.

En Maroc, on ne parle guère de ces derniers. Par contre, le mot *Sepharadim* est parfois employé; il comprend alors non pas exclusivement les israélites expulsés d'Espagne, mais aussi tous ceux qui ne sont pas originaires de Russie ou de l'Europe centrale. Au sens local et étroit du mot, il se confondrait, en quelque sorte, avec le terme

(1) *Histoire des Israélites*, p. 202.

espagnol *forasteros* pour désigner tous ceux qui ne descendent pas des fugitifs palestiniens, ces *plichtim* auxquels nous revenons maintenant.

A quelle époque et dans quelles conditions ces *Plichtim* débarquèrent-ils au Maroc? C'est un problème qu'on peut se poser, mais qu'on ne saurait résoudre. Personnellement, nous pensons que faute de documentation précise, le plus sage est de s'en rapporter à ce qui a été écrit sur la matière par les écrivains anciens et modernes jusqu'à ce que le dépouillement de manuscrits arabes ou hébreux vienne modifier les hypothèses émises précédemment. Peut-être saurons-nous un jour ce qu'étaient ces philistins et s'ils sont venus au Maroc comme chercheurs d'aventures, comme négociants ou tout simplement comme fugitifs émigrés. Il convient d'être patients. En attendant, passons en revue les principales opinions qui ont cours sur ces origines anciennes des israélites du Maroc.

A. — AUTEURS EUROPÉENS.

C'est aux sources grecques qu'il faut s'adresser pour connaître la plus ancienne documentation que l'on paraît posséder sur l'Afrique du Nord. Hérodote qui vivait au v^e siècle avant notre ère, Erathostène (iii^e siècle), et Strabon (i^e siècle avant Jésus-Christ) sont les auteurs les plus souvent cités, sans que, d'ailleurs, la question s'en trouve davantage résolue. A les en croire, l'émigration juive au Maroc aurait coïncidé avec le développement de la colonisation phénicienne, laquelle, comme on sait, eut lieu du vi^e au iv^e siècle avant J.-C. Le fameux périple d'Hannon aurait même puissamment contribué à cette émigration et ce seraient ces juifs et ces phéniciens, venus doubler au Maroc la population autochtone, qui auraient initié les berbères, alors nomades, conchant en plein air et se nourrissant de la chair et du lait de leurs brebis, au raffinement d'une civilisation supérieure. C'est à cet Hannon, rappelons-le qu'on attribue la fondation de Thymiaterion, dans laquelle on a voulu voir soit Mehedyia, à l'embouchure du Sebou, soit Salé, à l'estuaire du Bou-Regreg. Thymiaterion aurait été la première ville fondée par Hannon sur la côte Atlantique; il se pourrait qu'elle eût été alors peuplée, en partie, d'israélites palestiniens. La question, fante de documents, ne peut que rester obscure. Nous ne savons pas, au surplus, quelle place et quel rôle les juifs ont tenu ou joué parmi les libyphéniciens, ces citoyens de Carthage qui habitaient les colonies phéniciennes.

Les auteurs latins ne nous renseignent guère mieux sur ces ori-

gines. Pline l'Ancien, aussi bien que Pomponius Mela, qui ont parlé de la côte océanique du Maroc au I^e siècle après J.-C. ne consacrent rien aux israélites. Seul l'historien byzantin Procope, qui vivait au VI^e siècle, mentionne, dans son *de Bello Vandalico*, que l'Afrique aurait été peuplée de nations chassées de la Palestine par les Hébreux. Encore ne fait-il que reproduire, à cet égard, les données exposées par le juif Josèphe, cinq cents ans auparavant. Tertullien, qui parle d'ordinaire avec abondance des juifs nord-africains, ne nous donne lui-même, aucun élément du problème : il y a là un mutisme d'autant plus désespérant qu'on eut aimé trouver quelques renseignements chez ces auteurs anciens, bien placés pour puiser dans les traditions locales, à défaut de documents précis.

Nous ne pensons pas que les auteurs du Moyen-Age soient une source de renseignements plus précieuse. Sans avoir recherché chez eux ce qui pouvait avoir trait à notre sujet, nous pressentons que la question juive a dû les laisser indifférents pour des raisons politiques. N'est-ce pas en 1307 que Philippe le Bel expulsa les israélites de France et n'est-ce pas au cours des XV^e et XVI^e siècles que Ferdinand d'Espagne, Emmanuel de Portugal et Charles V de Naples et de Sicile prirent des mesures similaires?

Aux XVI^e et XVII^e siècles, les Pères Rédemptoristes, dont certains ont laissé d'intéressantes descriptions du Maroc, bien que surtout préoccupés d'écrire leurs relations de voyages, n'ont pas eu le temps de rechercher les origines des israélites qu'ils cotoyaient, mais il est surprenant que Chénier, consul de France, ne se soit pas intéressé davantage à cette question.

Aussi, n'est-ce vraiment qu'au XIX^e siècle que les opinions s'expriment sur ces origines. Parmi les auteurs français, il convient de citer Vivien de Saint-Martin qui a étudié le Nord de l'Afrique dans l'antiquité. Dans un ouvrage qui porte ce titre, toute une théorie est élaborée sur les Libyens, race aborigène du Nord de l'Afrique dont la tribu peut être suivie de génération en génération, jusqu'au siècle de Moïse, et dont le nom revient sous des formes modifiées; dans la Genèse, *Lehabim*, dans la chronique de Juda, *Loubim*. Mais l'auteur a-t-il voulu viser, dans ce langage un peu sybillin, les juifs, les numides ou les maures? Assigne-t-il comme ancêtres aux marocains actuels des berbères juifs? Nous avouons ne pas trop le savoir.

Avec l'abbé Godard, avons-nous plus de certitudes? Non. Ce qu'il nous dit de l'origine des juifs marocains peut s'exprimer aussi par un point d'interrogation. Cet auteur s'est posé, sans la résoudre, la question de savoir si les israélites du Maroc descendaient des phéniciens. A son avis, l'hypothèse ne manquerait pas de probabilité et il

fortifie son opinion, en se basant sur ce fait que, dans le Sud, la langue des juifs serait du chaldéen corrompu, mais encore intelligible pour les rabbins qui savent le syro-chaldaïque ou la langue du Talmud. C'est un fait qui mériterait d'être contrôlé, et il y aurait intérêt à savoir s'il est toujours vrai depuis 1858 (époque à laquelle l'abbé Godard écrivit son ouvrage sur le Maroc) que les juifs emploient toujours dans le Sud, la langue chaldéenne. Cela confirmerait les dires de Touzard qui prétend, dans sa « Grammaire hébraïque abrégée » que l'alphabet hébreu se rattache à l'antique écriture phénicienne : par une série de déformations, on en serait arrivé à l'écriture araméenne qui a pris peu à peu la place de l'ancien alphabet phénicien. C'est, d'ailleurs, dans ce caractère que sont imprimées les bibles. Nolons toutefois, que le Dr Huguet a combattu cette théorie des origines phéniciennes des juifs en se fondant sur l'anthropologie.

Mercier est plus net dans son histoire de l'Afrique septentrionale. Pour lui, faute de détails sur la venue des juifs au Maroc, on doit admettre qu'à une époque très reculée, la race berbère s'est trouvée doublée d'israélites, et il fait volontiers sienne la théorie d'Hérodote que nous avons rapportée plus haut. De ce côté, par conséquent, il n'y a aucune explication intéressante à retenir. Et ceci amène les chercheurs à se demander s'ils ne doivent pas se résoudre à demeurer dans l'ignorance des temps anciens.

Effectivement, d'éminents historiens, comme Gsell, nous invitent à cette résignation, leurs persévérandes études sur les migrations anciennes ne leur ayant rien appris de précis à ce sujet. Leur langage est évasif lorsqu'ils abordent cette question. C'est ainsi que Gsell écrit : « On a cependant des raisons de supposer que, vers la fin des temps antiques, la religion israélite se propagea dans certaines tribus indigènes. Peut-être des descendants de ces convertis se trouvent-ils aujourd'hui confondus avec ceux des juifs d'origine étrangère. Soit par atavisme, soit par adaptation au milieu, beaucoup de juifs maghrébins offrent des traits qui rappellent des visages berbères et n'ont rien de sémitique (1). » Mais comment arriver à faire la lumière sur un sujet aussi obscur ? Aucun fil conducteur auquel se rattacher ; c'est l'absence de toute documentation. « Il faut se résigner à ignorer les événements qui ont créé des liens entre les habitants du Nord-Ouest africain et ceux d'autres contrées », conclut mélancoliquement l'auteur de *l'Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*.

Tout au plus peut-on dire avec Slouschz que le problème des origines juives en Afrique est intimement lié à celui des premières migra-

(1) T. I., p. 281.

tions asiatiques vers le continent noir et de l'avis qu'il donne dans ses *Judéo-Berbères*, il résulte qu'il serait hasardeux d'assigner une date à l'arrivée, dans telle ou telle contrée africaine, d'un groupe juif quelconque. Il croit cependant, à l'existence d'un judaïsme non-talmudique remontant à une époque très reculée, entrant ainsi dans les idées de Monceaux qui donna, en 1902, dans la *Revue des Études Juives*, une étude très appréciée, de laquelle se dégage cette opinion que les juifs qui existaient au Maroc à l'époque romaine étaient de véritables hébreux se rattachant peut-être à ceux que les Ptolémées avaient transportés en Cyrénaïque. C'est à cette hypothèse que paraissent se rallier l'anglais Kerr, dans son *Morocco after twenty five years*, publié en 1912 et l'espagnol Ortega dans un récent travail intitulé *Los Hebreos en Marruecos*.

A titre de curiosité, nous mentionnerons que d'après le Dr Kerr les israélites seraient venus au Maroc, sous les règnes de David et Salomon. Ils auraient débarqué entre Ifni et Aglou, au Ras Gerizim, dont le nom signifierait en hébreu : Mont bénit ou de la bénédiction (?) Ce seraient des navires phéniciens qui les auraient conduits au Maroc. Ajoutons que l'auteur anglais a basé son opinion sur des traditions locales.

Quoi qu'il en soit, les écrivains européens n'ont pas tous admis cette hypothèse et nous trouvons, sous la plume de Moïse Nahon, une autre théorie qu'il a indiquée de la façon suivante dans la *Revue des Études Ethnographiques*, en septembre 1909. « Un problème des plus curieux se pose ici : comment expliquer cet éparpillement des juifs dans une région si peu accessible, si peu sûre ? Alors qu'ils ont toujours préféré se masser dans les grandes villes, à l'ombre d'une autorité centrale quelconque, prêts à se soutenir les uns les autres, comment ont-ils été amenés ici à morceler leurs établissements, à vivre isolés les uns des autres, exposés à tous les sévices ?

« Une seule hypothèse logique s'offre à l'esprit : Les israélites de ces pays descendraient, non pas des vieux réfugiés d'Orient ou de la Péninsule Ibérique, mais de berbères convertis. Il est établi que vers la fin de l'antiquité le judaïsme s'est livré à une propagande active en Afrique. Des populations indigènes entières adoptèrent ses croyances (1). » Il en est même resté une ressemblance physique frappante entre les israélites et certains de leurs voisins musulmans. Telle est l'opinion de M. Nahon qui reproduit d'ailleurs celle d'Ibn Khaldoun à ce sujet et que la *Mission scientifique du Maroc* paraît elle-même adopter. Parlant des luttes entre juifs et chrétiens du Maroc

(1) Pages 1 et 2.

au III^e siècle après J.-C., la mission scientifique ajoute : « Les juifs et ces chrétiens étaient des berbères avec lesquels s'étaient fondues les populations puniques refoulées vers l'intérieur du pays avant l'invasion musulmane et qui avaient renoncé au paganisme. Les Berbères chrétiens n'ont pas résisté à l'Islam et ont tous adopté la religion nouvelle; les Juifs, au contraire, ont en partie conservé le judaïsme. Il reste donc acquis qu'une grande partie de la population berbère du Maroc a été juive et il ne serait pas impossible que certaines formes sémitiques que l'on retrouve dans les dialectes berbères et auxquelles on attribue une influence arabe soient peut-être tout simplement des survivances hébraïques ou puniques (1). » Pour la *Mission scientifique du Maroc*, ces juifs descendraient donc des anciens Berghouata qui vivaient en tribus; mais ils seraient peu nombreux. Nous ajouterons, d'après le témoignage de M. Bessis, dragoman à la Résidence Générale, que tous les juifs de cette vaste région allant de l'extrême-sud du département d'Alger jusqu'à l'Oued Draa et l'Adrar, affirment que les berbères ne sont pas autre chose que des philistins. Ils lui ont toujours parlé d'une très ancienne invasion de *Pelchtim*, et raconté des bribes d'histoire sainte : légende de la mâchoire d'âne, guerres de Saül et de David, etc. Malgré cette indication, le même problème se pose à M. Bessis, comme aux autres : quand ces philistins sont-ils venus au Maroc et dans quelles conditions? Quels rapports existent-ils vraiment entre l'origine des berbères et celle des juifs? Bornons-nous à constater qu'aucun européen n'a encore pu donner à ces questions une réponse certaine.

B. — AUTEURS AFRICAINS.

Quelles sont les opinions des arabes et des israélites sur ces origines? C'est ce qui nous reste à exposer.

D'une façon générale, les arabes ne se sont pas intéressés aux juifs; aussi ne trouve-t-on pas chez eux de documentation à leur sujet. Personnellement, nous connaissons peu de textes arabes qui puissent nous renseigner sur les juifs au Maroc. Notons cependant que les arabes expliquent l'implantation des juifs dans leur pays par de nombreuses inimigrations, au moins cinq, qui se seraient produites

(1) Ainsi, le nom de Juba qui a été porté par un roi de Numidie et par son fils, roi de Mauritanie, se retrouverait dans le nom biblique de Job ou Youb et donne le

nom arabe de *Bou-Chouïab*. (Le patron d'Azenmour s'appelait Abou Chouïab Ayoub; il est appelé vulgairement Moulay bou Chaïb).

entre le m^e siècle avant J.-C. et le xvi^e siècle de notre ère. Si l'on en croit Gräberg, les Arabes prétendraient que les premiers habitants du Maroc, appelés Amazigh, procéderaient des Amalécites et des Chananéens expulsés de Palestine par Josué et autres chefs d'Israël.

D'après El Hilal, la plus ancienne émigration remonterait à Titus, après la destruction du temple. Quant à Ibn Khaldoun il ne donne aucune date précise mais prétend que lorsque les arabes envahirent le Moghreb el Aqqa, les israélites y étaient déjà établis (1). Ceux-ci s'étaient multipliés en Mauritanie Tingitane et avaient converti nombre de berbères au judaïsme. Il en était ainsi pour les tribus des Nefouça, des Djerona, des Oura, etc., et on sait que la Kahena, la fameuse reine des Berbères, qui lutta contre les Arabes, professait la religion de Moïse. Voilà tout ce que nous avons pu recueillir, pour l'instant, chez les auteurs arabes. Mais nos recherches incomplètes, par suite de notre ignorance de la langue arabe, ne doivent pas décourager les travailleurs et il appartient aux arabisants de ne pas délaisser cette question.

Chez les juifs, on n'est guère mieux servi par les textes; mais, du moins, peut-on recueillir quelques traditions orales et c'est ce que nous avons voulu faire. Remarquons en passant que les israélites tiennent beaucoup à prouver leurs origines, parce que les musulmans leur font un grief de ne pas savoir d'où ils viennent. Tous ceux qui ont vécu au Maroc, savent, en effet, que les indigènes aiment à dire la tribu dont ils sortent, précisément parce que ceux qui ne peuvent le faire s'attirent le qualificatif de juifs, ce qui constitue un terme de mépris.

Le célèbre commentateur de la Mischna, le rabbin Moïse ben Maimon (1135-1204) qui émigra jeune au Maroc, prétend que les Gergéens expulsés du pays de Chanaan par Josué émigrèrent en Afrique; c'est la plus lointaine origine qu'on puisse invoquer. Rabbi Toledano, de Tibériade, auteur d'une histoire du judaïsme marocain (2), fait remonter à l'époque de Salomon l'établissement des premiers juifs; ils seraient venus de Palestine à Salé à la recherche de certains métaux; on parle d'or et d'argent et on dit que le pays leur ayant plu, ils s'y seraient installés par la suite (3).

(1) D'après Ibn Khaldoun, le peuplement de l'Afrique remonterait aux descendants de Cham, fils mandat de Noé, qui constituerait les ancêtres des Berbères et des Chleuhs que nous connaissons aujourd'hui.

(2) Son ouvrage publié en 1912 est inti-

tulé *Nar hamaârabi*, (la lumière sur le Maroc).

(3) On pense qu'à l'époque phénicienne, le commerce de l'or, qui venait de l'Afrique centrale, était actif au Maroc (Gsell, *op. cit.* t. II, p. 321).

On invoque aussi le témoignage du Talmud qui place sous Nabuchodonosor le Grand, c'est-à-dire au vi^e siècle avant J.-C., l'arrivée au Maroc des premiers fugitifs palestiniens. Après avoir ruiné Jérusalem, ce roi aurait emmené la noblesse juive en captivité à Babylone, soit cinquante mille personnes, rapporte-t-on. De ces prisonniers les uns auraient été donnés aux rois *Sepharadim* (Espagne et Portugal) pour récompenser l'assistance qu'ils auraient prêtée à Nabuchodonosor lors de la prise de Jérusalem; les autres seraient venus au Maroc sur des navires phéniciens. Le fait n'aurait rien d'impossible, étant donné, dit un certain Annandale, cité par le Dr anglais Kerr, que les rapports entre juifs et phéniciens ont été étroits pendant 250 ans et que ces relations, loin de se borner au commerce, se sont entretenuées par de fréquents mariages hébreo-phéniciens. S'il en était réellement ainsi, on conçoit que les israélites aient pu profiter des navires phéniciens et peut-être même de la complicité des navigateurs, pour échapper à l'oppression exercée, à l'époque, sur l'Assyrie et Babylone.

Cette opinion serait même assez répandue dans les milieux israélites cultivés du Maroc. Le Dr Kerr rapporte dans son ouvrage une information qui fut donnée à ce sujet par le rabbin Judah A. Zalia à Sir John Drummond Hay (1). Ce rabbin, qui avait passé trois ans au-delà de l'Oued Draa, aurait appris là que lors des conquêtes de Nabuchodonosor, les juifs furent emmenés en captivité à Halah et à Jabor, d'où ils vinrent à Vaden, colonie phénicienne située sur l'Oued Noun (?) puis à Vakka, ville placée sur les bords du Draa par le rabbin Jacob ben Isargan. Pour d'autres le débarquement aurait eu lieu, comme nous l'avons déjà indiqué, à Gerizim. Quoi qu'il en soit, une opinion constante est que des israélites sont venus s'établir dans le Sous 580 ans avant J.-C. et qu'ils y ont formé une tribu indépendante, bien souvent en guerre avec les berbères. Sur quoi est-elle établie? Personne n'a pu nous le dire; certains pensent que c'est écrit dans le Talmud, d'autres affirment que le renseignement est contenu dans des livres plus anciens.

Si on ne peut rien affirmer de l'antiquité de ces origines, du moins trouve-t-on, paraît-il, des traces de l'existence des juifs au Maroc avant l'ère chrétienne. Dans le vieux cimetière d'Ifrane, la tombe de Youssef ben Mimoun remonterait à l'année 3756, soit à l'an 4 avant J.-C. C'est, croyons-nous, le document le plus vieux qui soit connu relativement aux origines anciennes des israélites au Maroc. Il faut

(1) Dr Kerr, p. 31.

souhaiter que d'autres recherches permettent d'approfondir cette question.

II

Les juifs émigrés au Maroc (I^e-XV^e siècles).

Il serait erroné de croire que, jusqu'à la venue des *Forasteros* au XV^e siècle, le Maroc n'a pas connu d'autres émigrations juives. Nous savons qu'il y en a eu du temps des Romains et que les expulsions du Portugal et de l'Espagne ont entretenu un courant qui, jusqu'à l'époque contemporaine peut-être, n'a jamais cessé d'alimenter la colonie juive du Maroc.

Ces éléments ne sauraient être qualifiés de nouveaux. Dans le fond, quelle que soit leur origine, il apparaît bien que comme les *Plachtim*, ces juifs sont des asiatiques, des anciens émigrés fixés dans la Péninsule Ibérique ou en Cyrénaïque; certains même proviennent encore directement de Palestine. Leur seule différence d'avec les « Anciens », c'est qu'ils représentent une race transformée : d'agriculteurs ils deviennent commerçants, plus intellectuels, plus hardis. C'est l'époque où le Talmud, ce « viatique des juifs » s'élabora et se répand; et si c'est l'ère des persécutions qui s'ouvre dans certains pays, du moins, au Maroc, le judaïsme prend-il sa revanche en y faisant d'étonnantes progrès. C'est la leçon du chapitre que nous allons maintenant étudier.

a) COLONIES JUDEO-ROMAINES.

Quels éléments Rome emmena-t-elle en Afrique lorsqu'elle s'y planta en 256 avant J.-C.? Nous l'ignorons encore. C'est tout au plus si nous savons que les Romains connaissaient peu ce nouveau pays, appelé par eux Maurétanie et qui n'avait subi jusque-là que l'influence de la civilisation punique. Certes, ils eurent à faire connaître leurs mœurs et leur génie aux berbères et l'on sait comment ils s'y prirent pour réussir. Mais vis-à-vis des juifs *plachtim* quelle politique adoptèrent-ils? Aucun document n'est encore venu nous fixer à ce sujet. On a avancé qu'il existait des communautés juives, des synagogues et des docteurs palestiniens dans les villes romaines d'Afrique, notamment en Tingitane, avant l'affermissement du christianisme. Certains même prétendent que ces colonies juives avaient la même organisation que celles des autres pays de l'Occident romain et

qu'elles avaient un caractère nettement talmudique. Cette assertion ressortirait plus particulièrement d'un texte épigraphique trouvé à Volubilis qui prouverait l'existence entre le I^e et le IV^e siècles après J.-C. d'une colonie juïdo-romaine dans cette région. Nous avouons n'avoir pas pu obtenir de date précise à ce sujet, malgré un voyage récent à Volubilis.

Il n'y aurait d'ailleurs rien de surprenant à ce qu'une nouvelle émigration juive se soit produite au Maroc sous la domination romaine. Quelques événements survenus alors en Orient ont pu s'y prêter, sans parler des infiltrations juives qui ont pu se produire au Maroc, lors des expéditions militaires des Romains, telles celle de Suetonius Paullinus au Sud de l'Atlas en 41 ou 42 ans après J.-C.

En premier lieu, il convient de signaler la destruction du temple par Titus en 70 après J.-C. Ce fut là un événement douloureux dont l'influence sur les destinées du peuple juif a été mise en relief par M. Th. Reinach dans la page suivante :

« Bien avant la destruction de Jérusalem, la nation juive, par suite de causes très variées, avait essaimé dans la plupart des régions de l'Orient grec, et commencé déjà à pénétrer en Occident. Des témoins autorisés, juifs et païens, s'accordent à nous la montrer dès le I^e siècle, répandue sur presque tout le pourtour de la Méditerranée et le témoignage des inscriptions vient confirmer celui des auteurs. La chute du temple accéléra ce mouvement de colonisation. Désormais les juifs n'étaient plus attachés à leur patrie par l'attrait de la liberté et le culte brillant du sanctuaire; la Palestine était même, de toutes les parties du monde romain, celle dont le séjour leur était rendu le plus pénible, à la fois par la surveillance tracassière de l'administration et par le souvenir présent de leur grandeur disparue. Ajoutez qu'une foule de juifs avaient été faits prisonniers et réduits en esclavage par Titus et par Hadrien; vendus à l'encan, transportés dans les pays les plus divers, ils arrivaient assez facilement à recouvrer leur liberté... Une fois affranchis, ils ne songeaient pas à retourner dans leur patrie désolée, mais se groupaient dans les villes de commerce, où ils vivaient de leur industrie et faisaient des prosélytes (1). »

Cette opinion générale est conforme à l'Histoire qui nous apprend que les Hébreux, sur l'ordre des Romains, furent complètement dispersés et que les « Beni Israël » se répandirent surtout dans l'Afrique du Nord, où existait l'importante colonie juive de Carthage. Celle-ci

(1) Th. Reinach, *op. cit.*, p. 13-14.

paraît avoir entretenu des relations commerciales avec les juifs de la Numidie et exercé une action considérable sur le judaïsme marocain. Mais il est certain que les israélites de Jérusalem ne sont pas venus alors au Maroc pour y commercer; ils y sont venus chercher un refuge et rien autre chose. Dans les tribus berbères ils ont trouvé une force dont ils avaient besoin pour se rassembler et s'organiser : ils s'en sont servi (1).

En second lieu, il ne faut pas oublier qu'à la fin du règne de Trajan, les juifs de la Cyrénaïque se révoltèrent. Réfugiés en grand nombre dans ce pays depuis la destruction du Temple, ils massacrèrent Grecs et Romains en l'an 115. Rome ne fit pas attendre sa répression qui fut sévère et il est permis de supposer avec Mercier, qu'à cette occasion, un certain nombre de juifs émigrèrent dans l'Ouest et se mêlèrent à la population indigène de la Berbérie (2).

Ce courant d'émigration se continua sans doute par la suite jusqu'à l'invasion des Vandales, voire des Arabes. Exposés aux guerres religieuses qui désolèrent la Cyrénaïque, chassés de Carthage fuyant les persécutions des Romains à la mort de Constantin, dans le courant du IV^e siècle, où vraiment les juifs auraient-ils pu trouver un meilleur accueil que chez les Berbères de la Mauritanie? Aussi leur présence est-elle signalée à cette époque à Lixus, à Septa et peut-être se trouvait-elle aussi à Volubilis?

A l'époque byzantine, caractérisée par le rétablissement de la religion catholique dans ses priviléges et les persécutions de Justinien, les juifs qui furent l'objet de nouvelles mesures de proscription en Orient, n'eurent probablement d'autre terre de refuge que le Maroc, car, à ce moment commençaient pour leurs frères de religion les fâcheuses persécutions des rois Wisigoths établis en Espagne (VI^e et VII^e siècles). Ibn Khaldoun est d'ailleurs très affirmatif sur la présence de juifs au Maroc avant le VIII^e siècle (3).

Tous ces réfugiés étaient formés en tribus, conformément au génie sémitique et à la coutume établie en Afrique sous la domination romaine pour faciliter la perception des impôts. Mais, d'autre part, avec cette faculté d'adaptation si remarquable qui leur est restée, ces juifs n'ont pas manqué de vivre très près des Berbères. Leur influence dans le pays s'en est accrue. Venus avec leurs livres, leurs rabbins, leurs coutumes, leur civilisations, ils ont tout appris aux Berbères

(1) Ibn Khaldoun, *op. cit.*, III, 546.
nous dit que les juifs ne formaient pas
une tribu distincte, mais faisaient tou-
jours partie d'une tribu berbère.

(2) *Histoire de l'Afrique septentrionale*,
I, 107.
(3) *Histoire des Berbères*, I, p. 208-209.

ignorants et illettrés. Agissant sur une table rase, ils ont eu toute facilité pour s'organiser et convertir les autochtones à la loi mosaïque. Leur œuvre fut si forte que l'Islamisme n'a pas encore pu complètement détruire ce qu'ils avaient fait, ainsi que le prouvent les Berbères juïdaïses de la montagne. Quoi qu'il en soit, leur puissance fut grande à l'époque et Sloushz a pu dire qu'à partir du ^{11^e siècle, la Mauritanie romaine était parsemée de colonies juives qui finirent par l'emporter sur celles des autres provinces de la côte nord-africaine (1).}

Cette puissance s'explique par le soin qu'ont pris les israélites à ne pas s'écartier complètement du judaïsme traditionnel. Ils pratiquaient les jeûnes observés par les gens pieux et les femmes poussaient le sentiment de la pudeur jusqu'à ne pas sortir non voilées. Chacun se livrait aux ablutions et donnait beaucoup de solennité à certaines fêtes, comme celle de *Hanouka* ou fête des illuminations. Par contre, on ne faisait pas *Pourim* et on ignorait certaines lois de Babylone et de Jérusalem. C'est ce que raconte la communauté israélite d'Ifrane qui paraît avoir gardé le souvenir d'intéressantes traditions.

D'après ces mêmes souvenirs, les juifs, venus comme prisonniers des Romains, se seraient alliés aux Vandales contre l'occupation romaine, et on prétend que Byzance réussit à se venger de cette collaboration sous le règne de Justinien. Les juifs de la ville de Salomon (2) reçurent l'ordre de se convertir au christianisme et de transformer les temples en églises. Beaucoup d'israélites préférèrent quitter la ville, mais on dit qu'à Borion (Ifrane) où la communauté était très importante, la résistance fut très vive et que Justinien, pour en venir à bout, dut en faire supplicier un grand nombre. On retrouverait des détails de cette affaire dans Procope; ils seront donc faciles à contrôler. Quoi qu'il en soit, un fait est certain, c'est qu'il existe aujourd'hui à Ifrane un cimetière nommé *Mearab Imahpelu* où se trouvent enterrées cinquante personnes qui auraient été brûlées par les Chrétiens. Les tombes qui touchent celles de ces martyrs portent des dates oscillant entre 540 et 640. Voilà les indications que l'on se transmet de génération en génération dans la communauté d'Ifrane et qui nous ont été rapportées par le Grand Rabbin de Salé.

b) — ÉMIGRATION JUIVE DU PORTUGAL.

Parallèlement à ce courant judéo-romain, se serait produit un courant judéo-portugais dont on a peu parlé jusqu'à ce jour. Nous possédons d'ailleurs peu de renseignements sur cette question car nous

(1) *Archives marocaines*, Judéo-romains, XIV, 282.

(2) Rabbi To'édano suppose qu'il s'agit de Salé.

ne connaissons personnellement qu'un ouvrage — et en hébreu — à l'avoir mentionné. C'est le *Misbaḥ-el-Maghreb*, relatif à l'histoire des israélites au Maroc et dont voici la traduction du chapitre VI.

« Les israélites furent expulsés de « Asfarad », ville portugaise, « dans un grand état de dénuement et de nudité. Ils vinrent camper « à Arzila, Larache et Salé en l'an 5252 (429 de notre ère). Ils se heur- « tèrent sur le chemin à des difficultés et des malheurs tels qu'ils « se souviennent des peines qu'ils éprouvèrent précédemment, dans « la ville portugaise. A cette époque les maladies, les douleurs intenses « et la famine étaient très répandues à Fez où ils se trouvaient en « grand nombre.

« On rapporte que le Rabbin Abraham ben Rabbi Slomo Adarotil, « l'un des expulsés du Portugal a dit : « Je vais raconter les malheurs « que les israélites endurèrent au Portugal et pendant leur exode de « cette ville. » En résumé, son récit mentionne certains malheurs dont « il a été témoin et qui furent adoucis par le Sultan Moulay ech- « Cheikh, à qui aucun Sultan de l'époque n'était comparable tant « pour sa belle conduite que pour ses belles qualités. Il fut bienveil- « lant à l'égard de ces israélites en leur permettant de s'établir dans « toutes les villes de son empire et surtout à Fez et sur la côte où il « les comblait de bienfaits.

« Certains exilés entrèrent à Salé, ville construite sur le bord de « l'Océan Atlantique, où ils subirent beaucoup d'ennuis de la part de « deux personnes dénommées Tomas et Kaouliane, qui ne les ména- « gèrent pas et leur firent supporter beaucoup de peines.

« Grâce à l'appui d'une personne surnommée Nemroud, qui était le « troisième représentant du gouvernement portugais dans cette con- « trée (Salé), ils arrivèrent à s'enfuir à Fez et à Arzila. Ils entrerent à « supporter également de grands malheurs à Arzila, mais ayant « quitté cette ville pour se rendre à el-Ksar el-Kebir, ils furent, en « cours de route, dévalués par les Arabes et horriblement maltraités, « tant hommes que femmes et enfants. De là, ils se dirigèrent vers la « ville de Badès d'où le sultan Moulay el-Mansour les fit revenir à « Fez et les combla de faveurs ainsi qu'il va être relaté ci-après.

« Ils se divisèrent en deux groupes. L'un d'eux pénétra d'abord à « Larache, en sortit pour se diriger sur el-Ksar el-Kebir. Ils rencon- « trèrent des Arabes qui leur firent subir de mauvais traitements « comme les israélites d'Arzila qui viennent d'être mentionnés. Plu- « sieurs de ces malheureux moururent par la soif et d'autres furent « dévorés par les lions et les bêtes féroces. Le second groupe parvint « à Fez où les hommes les plus intelligents, les chefs religieux et le « reste des expulsés se réunirent.

« Après avoir supporté tous ces malheurs en 5253, le Hakem (Sultan) de Fez, Moulay ech-Cheikh, les combla de bienfaits, leur fournit de la nourriture et de l'argent pour faire face à leurs besoins et leur permettre d'apaiser leur état. Ce Sultan ne cessa de faire du bien à ces exilés et leur donna de ses propres deniers 100 dinars pour pouvoir enterrer leurs morts, et subvenir à leurs besoins. Mais ces gens étaient tellement nombreux que rien ne pouvait leur suffire. Les habitations mêmes étaient trop étroites pour les contenir, à tel point que le Sultan chargea ses esclaves de leur construire des abris qui leur serviraient de logement. Ces esclaves leur élevèrent des chambres en bois dans des souterrains semblables aux magasins et aux entrepôts et où ils purent s'établir. Cela eut lieu au cours de l'été de l'année 5253 qui leur ramena la tranquillité et une vie plus agréable. Alors survint la mort du Rabbin Slomo Adarotil, l'un des exilés du Portugal à Fez, à l'âge de 70 ans. Ce dernier avait assisté à la fête de Pissah (Pâques). Il n'avait vécu qu'un an en exil et fut enterré à Fez. »

L'auteur de l'ouvrage dit à la page 49 que deux grandes familles des israélites du Portugal échappèrent à ces malheurs et trouvèrent leur salut dans le pays du Maghreb. Elles vinrent se fixer définitivement dans la ville de Fez où elles passèrent des journées agréables. Les israélites originaires de Fez et notamment Mouchi Habiona, usèrent de bons procédés à l'égard de leurs coreligionnaires en l'an 5253.

Le Rabbin Youssef Iliat et Raphaël Mergouma étaient à la tête des exilés.

Voilà ce que nous connaissons de cette émigration juive du Portugal : il serait intéressant de savoir pour quelles raisons elle eut lieu, son importance et quels souvenirs, autres que ceux-ci, elle a pu laisser au Maroc.

c) — ÉMIGRATION JUIVE D'ESPAGNE.

Un peu plus tard, la population du Maghreb s'accrut notamment de juifs chassés d'Espagne. L'établissement des juifs en Espagne se rapporte sans doute, aux voyages des Phéniciens. Puis les captifs de Titus et d'Hadrien formèrent ultérieurement le premier noyau des communautés juives d'Espagne. Celles-ci jouissaient d'une grande considération dans le pays, ainsi que le prouvent les Canons du Concile d'Elvire (320). Ces chrétiens faisaient alors bénir par les juifs leurs champs et leurs récoltes. Dès le commencement de la domination gothique, la condition des juifs d'Espagne fut supportable; mais lorsque les rois wisigoths embrassèrent le catholicisme, la situation changea. Dès la fin du vi^e siècle, les rois wisigoths se mirent à per-

sécuter les juifs de la Péninsule. Le premier, Sisebutli, roi des Wisigoths, cédant à la pression qu'exerçait sur lui le superstitieux Heraclius, décréta en 616 contre ces juifs une abominable et violente persécution que l'évêque Isidore de Séville a blâmée dans son *Historia de regibus Gotthorum* (1). Mais ce n'était cependant que le commencement d'un mouvement anti-juif. Les autres rois Wisigoths, Swintalaal (621-631), Chintila (638-642) continuèrent la politique oppressive de leur prédécesseur et les juifs durent, après avoir échoué dans des conspirations, s'enfuir au Maroc. L'intensité de cet exode semble marquée par les décrets des 1^{er} et surtout du 18^e conciles de Tolède (9 nov. 694) qui prononcèrent l'expulsion des juifs d'Espagne « accusés de s'entendre secrètement et d'avoir entretenu des correspondances nuisibles avec leurs frères de religion qui, sous le nom de « philistins, vivaient en Afrique parmi les Amazigh et les Maures (2) », pour conspirer non seulement contre l'État, mais contre la religion chrétienne elle-même (3). À ces rrigueurs le Concile ajouta que les juifs restés en Espagne demeureraient esclaves, que leurs biens seraient confisqués et que leurs enfants leur seraient ôtés à l'âge de sept ans pour être placés entre les mains de maîtres chrétiens. Cette conspiration qui devait jeter les berbères sur l'Andalousie est confirmée par M. Dozy dans sa belle *Histoire des Musulmans d'Espagne* (4), et on comprend que son échec ait influé sur la décision que prirent les juifs andalous de venir se fixer au Maroc. Gräberg prétend qu'avant cette époque « on n'avait jamais entendu donner aux Amazigh le nom de berbères et que personne n'avait encore su l'existence, au milieu d'eux, d'un grand nombre d'israélites » (2).

Avec ces documents, le doute n'est plus possible à ce sujet. Nous savons d'ailleurs par Ibn Khaldoun et d'autres écrivains arabes qu'à Salé, au début du VIII^e siècle, « les habitants de cette ville étaient composés de juifs et de chrétiens », et qu'il y en avait aussi dans les plaines de Tamesna, depuis Salé jusqu'à Azeninour.

Cet apport d'israélites au Maroc fut un bien pour le pays qui avait besoin de se peupler. Si l'on en croit Procope, les guerres religieuses et le gouvernement de Justinien auraient coûté cinq millions d'hommes à l'Afrique. Exagérée ou non, cette opinion doit signifier pour nous la difficulté de ces temps où les tribus vivaient dans un état de guerre constant. Nous savons en effet, qu'outre les mesures de proscription prises par la religion catholique, à l'égard des juifs, l'inva-

(1) § 35.

(2) Gräberg, *Specchio geografica ed economico del Marocco*, p. 351.

(3) Fournel, *Les Berbères*, I, 1, p. 259.

(4) T. II, p. 37.

5. Op. cit., p. 351.

sion des arabes au VIII^e siècle aboutit à un pillage sans mesure et sans retenue. Aussi les berbères qui vivaient sur la côte en tribus, dont plusieurs étaient juives, eurent-ils à souffrir considérablement de ces événements. Fort heureusement, cette poussée andalouse vint affirmer ces tribus judéo-berbères, qui reçurent des réfugiés espagnols la civilisation et la culture du monde latin. « Etablis parmi les berbères et les juifs demi-nomades, ils représentèrent, à l'instar de leurs « descendants expulsés, mille ans plus tard, la classe moyenne naissante, s'adaptant aux conditions de la vie sociale primitive du pays, « ils devaient s'organiser en tribus environnantes sans cesser pour cela « de rester un élément sédentaire organisé en communauté religieuse « et nationale » (3). Cette organisation des tribus judéo-berbères était encore si puissante que celles-ci prêtèrent la main aux berbères pour lutter contre les arabes et que la juive berbère, la Kahena a pu devenir une des belles figures de l'histoire de l'indépendance berbère, indépendance qui cessa, comme on le sait, à sa mort, vers 703.

Toutefois, avant de disparaître complètement, les judéo-berbères apportèrent leur aide aux musulmans, à l'occasion de la conquête de l'Andalousie, en 709. La garde des villes espagnoles occupées fut confiée aux musulmans et aux juifs qui jouèrent ainsi le rôle d'auxiliaires de la conquête. Comme l'a dit Fournel, on les retrouve là « avec leur « constance que les siècles ne peuvent ébranler, avec leur rôle de victime dans le grand et sanglant sacrifice qui fut la condition du « mélange des peuples et leur espèce de privilège d'intervention prophétique dans tout ce qui touche au progrès de la race humaine » (2). Leur concours ne fut pas en effet récompensé.

Bien que l'expédition ait été un triomphe pour les musulmans, ceux-ci n'en eurent aucun gré aux juifs qu'ils réduisirent tant en Espagne qu'au Maroc, à l'état de tributaires (demimi). Obligés de payer l'impôt de capitulation (djezia) et l'impôt foncier (kharadj) auxquels étaient également soumis berbères et chrétiens (3), ils durent vivre vis à vis des musulmans dans un état notoire d'infériorité qui allait jusqu'à l'humiliation. C'est à cette époque, en effet, que Salah ben Tarif — un des descendants du patriarche Siméon (?) — aurait rallié autour de lui les Berghouata répandus dans la province de Tamesna et aurait fondé un empire judaïsant schismatique qu'Idris aurait trouvé contre lui lorsqu'il voulut établir sa nomination sur le Maghreb. Un des principaux centres de résistance aurait été Chella, peuplée

(1) Sloushz, *Archives Marocaines*, vol. XIV, p. 394-395.
(2) Fournel, *op. cit.*, I, p. 261.

(3) Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, I, p. 125.

en majeure partie de juifs et dont Idris se serait emparé vers 788-789, obligeant les habitants à renoncer aux religions juive et chrétienne pour embrasser l'islamisme, si l'on en croit Ibn Khaldoun. D'après le grand rabbin de Salé, au moment où l'Islam commença à se répandre, les israélites durent faire leur soumission et se disperser dans différents centres, notamment à Fez, Salé, Mechra el-Rmal, etc. Pour Mereier, quelques débris de vieilles tribus, Fendelaoua, Behloula, Fazaz, etc., se réfugièrent dans les montagnes et y conservèrent le culte israélite ou chrétien (1).

Qu'advint-il par la suite? Ortega prétend que toutes les communautés juives s'unirent alors pour résister à Moulay Idris et que celui-ci, dont le pouvoir était naissant, comprit qu'il fallait s'allier aux habitants et renoncer aux armes (2). Toutefois, la trêve ne dut pas être de longue durée car ce prince entreprit de persécuter les juifs et on dit que de cette époque date leur soumission définitive : les agriculteurs devinrent les serfs et ceux qui purent émigrer s'en allèrent dans la région du Draa où serait encore vivace aujourd'hui le souvenir de « l'époque juive » (3).

Au x^e siècle, le judaïsme africain fut complètement organisé dans les villes musulmanes de l'intérieur, grâce à la tolérance d'Idris II et les juifs devinrent prospères au Maroc. Citons les communautés de Céta, Meknès, Fès, Marrakech, Sidjilma, qui furent riches et puissantes, non seulement parce que le commerce y florissait (4), mais parce que c'étaient des centres de renaissance intellectuelle, où la science s'épanouissait, grâce à l'amour de l'étude et à l'intelligence très vive des juifs. On les voit collaborer au Moyen Age avec les savants et littérateurs juifs d'Espagne. On cite, entre autres noms, celui d'Isaac Alfassi, docteur du xi^e siècle, universellement vénéré en Israël », dit M. Nahon (5).

Aussi a-t-on pu dire, avec juste raison que les ix^e, x^e et xi^e siècles ont constitué l'âge d'or des israélites au Maroc. Ceux-ci en ont d'ailleurs gardé un souvenir assez vif et il paraîtrait que dans la région du Draa,

(1) *Histoire de l'Afrique septentrionale*, 1, p. 260.

(2) *I. Hébreus en Marruecos*, p. 54.

(3) On y conserverait même encore le souvenir d'un état juif. Au Tonat et au Gourava, il y aurait une tradition analogique.

Si on connaît l'histoire des juifs de Fès, riches négociants, grands seigneurs, dépensiers et après au gain, vivant dans de très belles maisons que le Sultan

Yaquob ben Abd el-Haqq voulut leur ôter pour les faire habiter au xv^e siècle, dans le Mellah. Ils préférèrent se faire musulmans et conserver leurs palais. C'est eux qui ont formé les *Abd Fès*, ces trafiquants si remarquables, dont on ne connaît pas bien l'origine et dans lesquels certains voudraient voir des descendants des Carthaginois.

(4) *Op. cit.*, p. 34.

on conserve encore des traditions qui remonteraient à ces temps heureux où il existait une manière de royaume juif dans le sud marocain. Cette assertion sera évidemment à contrôler; mais déjà l'histoire nous apprend que ce sont les juifs du Sahara et du Sud qui ont prêté, au VIII^e siècle, leur concours aux musulmans pour la conquête de l'Espagne. C'est là un indice de l'importance des israélites à l'époque. Il se peut d'ailleurs que les juifs aient alors profité des relations commerciales qui se développaient entre le Maroc et les peuples méditerranéens. El Bakri, Edrisi, nous parlent des échanges qui se faisaient notamment entre Salé et l'Europe méridionale. C'était un gros événement dont les israélites tirèrent parti pour améliorer leur situation politique.

On comprend bien dès lors que cette puissance ait gêné les musulmans et que ceux-ci aient juré la perte d'un élément dont la force et le prosélytisme s'accroissaient continuellement. C'est ainsi que Youssef ben Tachfin, vainqueur des Berghouata aurait détruit au milieu du XI^e siècle, la communauté de Chella. On rapporte également que les villes de l'intérieur furent pillées par les Almohades parce que les juifs prêtaient leur concours aux Almoravides; ils eurent à choisir entre l'Islam ou la mort. C'est alors que la plupart des communautés furent détruites : Tlemcen, Meknès, Fès, Ceuta, Marrakech, Sidi-jilmassa cessèrent d'exister. Nombre de juifs durent embrasser l'islamisme de force. « La population juive du Maroc se résigna presque tout entière à cette apostasie, tout en continuant à pratiquer en secret les rites israélites » (1). Ainsi disparut la tolérance qui avait favorisé les juifs et à celle-ci succédèrent des vexations continues et même des persécutions. C'est l'époque où on interdit aux juifs l'exercice des métiers et des professions libérales, où on ne leur laissa d'autre gagne-pain que l'usure en attendant qu'on leur en fit un crime capital : c'est à ce moment aussi, que les sultans introduisirent des modifications dans le costume : les juifs durent porter un vêtement bleu qui tombait jusqu'aux pieds et, sur la tête, un voile qui leur cachait les oreilles. Vers 1264, les Mérinides, frappés de la condition misérable des israélites leur donnèrent dans les villes des quartiers spéciaux, dits *Mellahs*, soi-disant dans un but de protection, pour les soustraire aux mauvais traitements de la foule (2). En vérité, n'était-ce pas plutôt un moyen de resserrer leur ancienne situation de tributaire (demi-mi) et d'augmenter leur dépendance vis-à-vis du Sultan ? On est tenté de le croire en pensant que ces juifs confinés dans des *Mellahs* conservaient leur statut personnel et leurs rabbins, mais étaient administrés par des *Chioûkh el ihoûd*, nommés par les pachas....

(1) Reinach, *op. cit.*, p. 79.

(2) Nahon, *op. cit.*, p. 5.

**

Nous terminons sur cette réflexion qui nous conduit à l'aurore des temps modernes où nous connaissons mieux la situation des juifs dans le Maroc. Toutefois, un élément nouveau s'est ajouté entre temps à ceux que nous avons mentionné au cours de cette étude : c'est celui des *Forasteros* qui a contribué au relèvement moral et social de la race. Une phase nouvelle a, en effet, commencé avec la venue des juifs espagnols, qui se fixèrent sur la côte et développèrent le commerce avec l'Europe. Ces réfugiés produisirent une révolution économique et financière au Maroc, sans toutefois fusionner avec les *Plichtim* et autres juifs anciens. Leur rôle aura consisté à abandonner le prosélytisme et la simplicité de leurs coréligionnaires, et à devenir les intermédiaires intelligents et actifs entre l'Europe et le Maroc.

J. GOULVEN.
